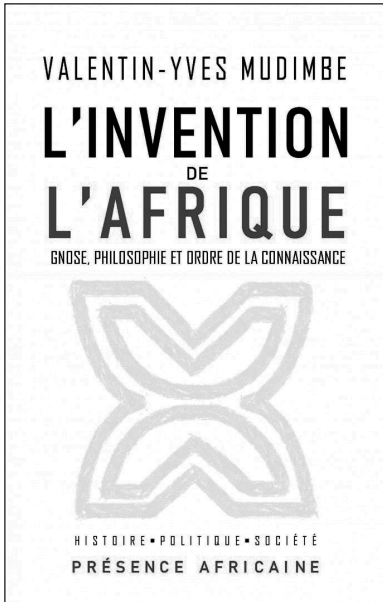


Valentin-Yves MUDIMBE

L'Invention de l'Afrique, Gnose, Philosophie et ordre de la connaissance

(Présence africaine, Paris, 2021, 506 p., 20 €)



réalités africaines. L'auteur examine ainsi les narrations externes qui ont produit l'Afrique en un temps (1988) où les débats étaient nombreux sur la mise en scène de l'Autre. L'ambition portée par ce volumineux ouvrage (505 pages, dont 60 pages de bibliographie un peu datée donc) est de contribuer à produire une pensée africaine sur l'Afrique en proposant un état des lieux de la production scientifique, des discours textuels et des iconographies. Comme le suggère l'auteur, pour éviter l'étreinte de l'Occident, il est indispensable « de mettre à jour non seulement la compréhension rigoureuse des modalités de notre intégration aux mythes de l'Occident mais aussi des questions explicites qui permettraient d'être sincèrement critique face à ce corpus ». Mudimbe s'interroge ainsi sur la production des connaissances sur l'Afrique et leur contexte historique, produit par la structure coloniale – conquête territoriale, intégration des économies africaines dans celles des métropoles et reformation des esprits africains.

Il s'agit donc bien d'un ouvrage, qui, bien qu'un peu ardu dans sa lecture (l'approche philosophique questionne ce que l'auteur nomme la « gnose africaine », soit le discours tant scientifique qu'idéologique sur l'Afrique), balaie toutefois plusieurs champs des sciences sociales et humaines pour dévoiler et déconstruire les sources

211

Il a fallu attendre trente-trois ans pour voir enfin une maison d'édition traduire en français (traduction de l'anglais par Laurent Vannini), cet ouvrage de référence, cet essai incontournable des études africaines, *The Invention of Africa*, de Valentin-Yves Mudimbe. Dans une approche large, cet ouvrage est une enquête sur les fondements du discours sur l'Afrique, un peu comme *L'Orientalisme* d'Edward Saïd l'avait été en son temps sur l'Orient. Dans cette perspective, l'ouvrage de Mudimbe soulève la question de ce que pourrait être un savoir à proprement parler africain, en montrant les limites du regard occidental dans l'appréhension des

NOTES DE LECTURE

ethnographiques et les imaginaires qui leur sont associés afin de témoigner depuis l'Afrique, rendue ainsi visible, de sa participation cruciale et critique à la « librairie coloniale » qu'a « inventé » une Afrique perçue comme le pendant négatif de l'Occident, était un des objets du livre, comme le souligne l'auteur. Ce panorama de la philosophie africaine met au centre la production scientifique des africain·e·s mêmes afin de lutter contre la colonisation non seulement des espaces mais aussi des esprits.

Cet ouvrage est donc une vraie somme, une « réelle base de données » sur laquelle il est possible de s'appuyer pour mieux appréhender le foisonnement intellectuel et la diversité des pensées et de l'agir de l'Afrique. Cette diversité est ici essentielle à tous ceux et toutes celles qui souhaitent s'intéresser et ou travailler sur ce terrain, car cet ouvrage qui, comme d'autres, a connu d'élogieux commentaires, mais aussi d'acribes critiques, est devenu une référence incontournable qui aura

attendu 30 ans avant d'être livré au public francophone.

À un moment où les discours sur l'Afrique redeviennent caricaturaux et mal informés, ce livre est d'une grande utilité (bien que daté, sans perdre pour autant toute sa vitalité) en tant que programme d'une amplitude sans précédent, en tant « qu'archéologie de la production des connaissances africanistes et africaines ». En cela, l'auteur a su de belle manière faire dialoguer les modèles de recherche américains et les traditions françaises en engageant un vrai dialogue avec les afrocentristes à qui ils reprochent leurs discours trop ancrés dans un rapport de domination et pas assez dans une production émancipée de connaissances. A-t-il réussi ? La réponse de Mamadou Diouf dans la préface est on ne peut plus claire : « Ce livre, qui a déjà produit une littérature importante, figure parmi les lectures obligatoires dans toutes les formations en études africaines aux États-Unis ». C'est désormais vrai en France, ce qui ne sera sans doute pas le seul de ses mérites.

RAPHAËL PORTEILLA